

SERMON IX.

LA FAUSSE SÉCURITÉ.

Tu dis : Je suis riche, je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien ; et tu ne connais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu.

Apoc. iii. 17.

IL n'y a qu'une voie de salut ; mais il y a plusieurs voies de perdition. De là le grand nombre d'illusions que se font à eux-mêmes les hommes qui, sans vouloir se soumettre pleinement à l'Evangile, tiennent cependant à bannir de leur esprit toute inquiétude sur leur salut. Comme ces illusions, si elles ne sont pas dissipées à temps, aveuglent et perdent à jamais ceux qui en sont les victimes, j'ai cru devoir essayer de les dissiper, en passant, avec vous, en revue les principales. Dans ce but, j'ai appelé votre attention, d'abord, sur les hommes qui se tranquillisent, par rapport à leur salut, en regardant à leur moralité, ou à leurs connaissances religieuses, ou à leurs émotions de piété. Ensuite, sur les hommes qui puisent dans leurs observances religieuses un calme trompeur ; enfin, sur ceux qui

se rassurent par rapport à leur salut, en se comparant aux hommes qu'ils regardent comme de plus grands pécheurs qu'eux-mêmes.

Je viens poursuivre aujourd'hui auprès de vous ce difficile ministère, en fixant vos regards sur deux autres classes d'hommes qui marchent aussi dans une voie qu'ils croient droite, mais dont les issues conduisent à la mort. Aidez-moi de vos prières. Demandez à Dieu qu'il me donne de parler avec clarté, avec simplicité, avec fidélité, avec amour; et qu'il daigne faire pénétrer lui-même les avertissemens de sa Parole dans les âmes auxquelles il les destine, et qui ont tout particulièrement besoin de se les appliquer à elles-mêmes.

Il est, dans ce pays surtout, un assez grand nombre de personnes qui se tranquillisent par rapport à leur salut essentiellement parce qu'elles ont renoncé aux vaines et frivoles dissipations du monde. Il fut un temps, peut être, où vous y participiez sans scrupule : où les fêtes, les divertissemens, les vanités du siècle, étaient à vos yeux de douces et d'innocentes récréations. Vous n'y voyiez aucun mal, et vous en jouissiez avec cette ardeur irréfléchie avec laquelle nos cœurs aveugles et légers poursuivent le plaisir. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : vous avez découvert le ver rongeur caché dans ces fruits, en apparence si beaux et si doux. L'âge a calmé votre imagination, amorti votre ardeur pour les joies du monde. Vous avez compris peut-

être combien une vie de plaisir est incompatible avec la profession de la foi chrétienne. La réprobation dont les hommes pieux frappent les divertissemens du monde vous en a peut-être montré la frivolité ou le danger. Elle vous a du moins appris à vous en abstenir par respect humain. Vous n'oseriez plus démentir aussi ouvertement vos prétentions à la piété. Vous êtes d'ailleurs occupé de soins plus graves et plus importans. Les devoirs de votre état, les soins de votre famille, les grands intérêts de la société, vous occupent et ont remplacé pour vous ces jouets dont vous vous amusiez autrefois. Tout cela est bien, tout cela est digne de louange. Assurément un vrai Chrétien ne peut pas, ne doit pas être un homme de plaisir. Il a des joies plus pures, plus vraies, plus douces, que celles des enfans du siècle ; il a des plaisirs plus relevés et plus réels que ceux du monde. Il a autre chose à faire ici-bas que de perdre son temps, de prostituer son cœur, de sacrifier sa vie, à de frivoles amusemens qui n'ont rien de raisonnable, sont une source continuelle de tentations, et ne laissent dans l'âme que dégout et rongement d'esprit. Ainsi donc votre renoncement aux dissipations du monde est louable ; il est conforme à l'esprit du Christianisme et à ses préceptes ; il est d'accord avec l'exemple de tous ceux qui font de la vie une sérieuse préparation à l'éternité ; il ne saurait qu'être approuvé par quiconque juge la conduite des hommes selon la Parole de Dieu. Mais vous allez plus loin : vous y voyez une preuve certaine de votre foi. Vous aimez à

vous persuader que puisque vous ne courez plus après ces plaisirs du monde où les enfans du siècle cherchent le bonheur, vous ne pouvez pas - manquer d'être dans la voie du salut. Le changement de vos goûts à cet égard vous paraît un signe infaillible du changement de votre cœur. C'est ici que, par amour pour votre âme, par intérêt pour votre salut, je me vois forcé de vous arrêter. Votre renoncement aux plaisirs du monde ne prouve en aucune manière que vous soyez devenu disciple de Christ. Pour que vous fussiez autorisé à en tirer cette conclusion, il faudrait qu'il fût certain que c'est la foi chrétienne, que c'est la crainte de Dieu, qui est le principe de votre renoncement ; tandis qu'il est évident, au contraire, qu'il peut avoir de tout autres causes. Un changement de goûts, de position, de circonstances, le désir de passer pour religieux, des considérations de santé ou de fortune, peuvent tout aussi facilement vous avoir éloigné des divertissemens du monde. Votre renoncement ne prouve donc, en aucune manière, ni que vous ayiez la foi, ni que vous craigniez Dieu.

Vous me direz peut-être : mon renoncement aux plaisirs du monde prouve du moins une chose, c'est que je ne donne plus mon cœur au monde ; et puisque je ne donne plus mon cœur au monde, ne suis-je pas en droit de croire que je le donne à Dieu ? et quand le cœur est donné à Dieu, ne peut on pas en conclure qu'on est dans la foi, et qu'on craint le Seigneur ? Assurément, quand le cœur est réellement donné à Dieu, on peut, sans pré-

somption, en conclure tout cela ; mais, quant à vous, il n'est nullement prouvé que votre cœur soit réellement donné à Dieu. Votre renoncement aux plaisirs du monde ne prouve autre chose sinon que votre cœur n'est plus donné aux plaisirs du monde. Mais que vous êtes loin d'être fondé à en conclure que votre cœur n'est plus donné au monde ? N'y a-t-il donc dans le monde que de vains divertissemens qui puissent s'emparer de notre cœur ? Est-ce là, si je puis ainsi m'exprimer, tout ce monde dont nous avons à craindre les prestiges et les séductions ? La fortune, la science, les honneurs, les objets de nos affections, ne peuvent-ils pas être pour nous un monde tout autrement dangereux, mille fois plus séduisant, auquel nous donnions notre cœur d'autant plus complètement, et avec d'autant plus de sécurité, que nous ne le donnons plus à ces vaines dissipations qui ne pouvaient que nous étourdir et nous aveugler ? Tout en ayant foulé aux pieds l'idole des plaisirs mondains, ne peut-il pas se faire que nous rendions un culte à d'autres idoles ? Le monde, c'est tout ce que nous aimons plus que Dieu ; et n'y a-t-il que les frivoles amusemens des enfans du siècle que nous puissions aimer plus que Dieu ?

Vous voyez que votre renoncement ne prouve point que vous ayez donné votre cœur à Dieu, ou que vous ayez cette *crainte de l'Eternel, qui est le commencement de la sagesse*. Il ne prouve rien quant à l'état de votre âme devant Dieu. N'en concluez donc rien. Cherchez ailleurs des preuves

de votre conversion. Votre cœur est-il à Dieu, ou au monde ? Qu'avez-vous de plus précieux, Dieu, ou le monde ? Quelle est la source de votre bonheur, Dieu, ou le monde ? Pour qui vivez-vous, pour Dieu, ou pour le monde ? De quel esprit êtes-vous animé, de l'esprit de Dieu, ou de l'esprit du monde ? Telles sont les graves questions que vous devez vous adresser. Si vous vous les adressez en conscience, et si vous y répondez avec sincérité, elles répandront dans votre âme un trouble salutaire. Elles vous montreront que vous vous êtes abusé vous-même, en voyant dans votre renoncement aux plaisirs du monde une preuve du changement de votre cœur. Elles dissiperont votre fausse sécurité. Elles vous humilieront à salut ; et puissent-elles vous conduire à ce Sauveur adorable par qui seul vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés, et qui seul peut vous donner un esprit nouveau et un cœur nouveau pour aimer Dieu.

Mais poursuivons. Nous venons de fixer notre attention sur des hommes qui se rassurent par rapport à leur salut, parce qu'ils ont renoncé aux dissipations du monde : fixons-la maintenant sur des hommes qui vont chercher dans le sein même du monde un aliment de fausse sécurité. Ce sont ceux que tranquillise par rapport à l'état de leur âme l'opinion avantageuse qu'on a d'eux dans le monde.

On nous témoigne des égards, de l'estime, de

l'affection, dans le cercle de nos connaissances. Les hommes que nous rencontrons dans les affaires, ou à l'église, ou en société, paraissent rendre hommage à notre caractère, à notre conduite, à nos principes. Il n'en faut souvent pas davantage pour faire naître ou pour entretenir dans notre âme le plus funeste aveuglement par rapport à notre état spirituel. Il nous paraît impossible que nous puissions être à la fois bien vu des hommes, et rejeté de Dieu ; que le jugement que Dieu porte sur notre compte puisse nous être défavorable, tandis que l'opinion des hommes nous est si favorable ; en un mot, que nous ayons à craindre la condamnation, tandis que nous sommes entourés des hommages et de la considération de nos frères.

Mais d'abord, qu'est-ce qui vous assure que cette opinion des hommes qui vous inspire une si grande confiance par rapport à votre état devant Dieu, vous soit réellement aussi favorable que vous le pensez ? Lisez-vous dans les cœurs ? Voyez-vous, sans pouvoir vous faire illusion à vous-même, ce que pensent de vous ces hommes sur les suffrages desquels vous comptez ? Non ; mais l'estime, les égards, la confiance, qu'on me témoigne me montrent assez ce qu'on pense de moi. Mais cette estime, ces égards, cette confiance, les a-t-on bien réellement pour vous ? Est-ce toujours sincèrement qu'on vous en donne des témoignages ? Les hommes sont-ils toujours bien vrais dans ces démonstrations extérieures de bienveillance ? Ne savez-

vous pas qu'elles sont souvent mensongères ? Ne vous est-il jamais arrivé de témoigner à vos semblables plus de respect ou d'attachement que vous n'en aviez pour eux ? et si cela vous est arrivé par rapport à eux, êtes-vous bien sûr que cela ne leur arrive jamais par rapport à vous ? Quel cas pouvez-vous donc faire de ces témoignages de considération qui pourraient fort bien être démentis par les sentimens du cœur ? Peut-être que si vous pouviez lire dans l'âme de ceux dont les suffrages vous relèvent à vos propres yeux, vous seriez cruellement désabusé !

Toutefois, je veux supposer qu'en effet l'opinion des hommes vous soit aussi favorable que vous le pensez ; je veux supposer qu'ils ne parlent jamais de vous autrement qu'ils ne vous parlent à vous-même ; je veux supposer que si vous assistiez à leurs entretiens lorsque vous en êtes le sujet, vous ne pussiez rien y entendre qui vous prouvât qu'ils vous jugent autrement que vous ne le pensez : en un mot, que ce soit toujours sincèrement qu'on vous témoigne cette estime, ces égards, cette confiance, qui vous enorgueillissent. Encore n'en pourriez-vous rien conclure de bien positif, quant à l'opinion qu'on a de vos principes et de votre caractère ; car il est fort possible, vous le savez aussi bien que moi, que ce ne soit point à vos principes et à votre caractère que s'adressent ces égards, cette confiance, cette estime ; ce peut être à votre fortune, à votre rang, à votre amour-propre,

à votre vanité : que sais-je ? à tout autre chose qu'à vos principes et à votre caractère. On prodigue tous les jours dans le monde de semblables témoignages de considération à des hommes qu'on méprise au fond du cœur ; elles ne prouvent donc rien quant au jugement que l'on porte sur la valeur morale d'un homme.

Mais allons plus loin encore. Supposons, si vous le voulez, que les hommages qu'on vous rend, on les rende en effet et sincèrement à votre caractère et à vos principes ; et examinons ensemble quel poids ils doivent avoir à vos yeux, et si vraiment ils sont de nature à devoir vous inspirer, par rapport à l'état de votre âme, une tranquillité bien fondée.

Remarquez d'abord que pour estimer justement la valeur morale qu'on doit attacher à l'approbation des hommes, il faut faire une distinction des plus importantes que vous ne faites pas. Il faut distinguer, parmi les hommes qui nous donnent des témoignages de considération, ceux qui sont de justes appréciateurs des principes d'avec ceux qui ne le sont pas ; ceux qui estiment et honorent ce qui est vraiment digne de respect, d'avec ceux qui estiment et honorent ce qui est méprisable. En un mot, il faut avoir égard au caractère et aux principes de ceux qui nous jugent favorablement, pour savoir si le jugement favorable qu'ils portent sur nous doit nous rassurer ou nous alarmer, nous réjouir ou nous affliger, nous encourager ou nous désespérer.

Les hommes sans principes religieux, qui n'ont ni foi ni crainte de Dieu, *appellent le mal bien, et le bien mal ; font les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres* ; et en conséquence ils honorent, ou du moins ils approuvent les hommes qui leur ressemblent. Quand donc ils se réuniraient tous pour vous prodiguer à l'envi tous les témoignages de considération et d'attachement que peut ambitionner votre amour-propre, au lieu de voir dans ce concert de louanges dont vous seriez l'objet un motif légitime de vous tranquilliser, vous devriez y voir une raison de craindre pour votre salut. Ce concert de louanges devrait être, selon l'énergique expression de l'Écriture, *un cri de frayeur dans vos entrailles* ; car il serait comme une première sentence de condamnation que Dieu prononcerait contre vous par la bouche de ses ennemis. C'est dans ce sens que Jésus-Christ disait : *Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous !* Loin donc que les suffrages de ceux qui se perdent doivent nous rassurer, ils doivent au contraire nous faire trembler.

Mais, me direz-vous, l'approbation des hommes de bien, celle des fidèles, n'a-t-elle pas quelque prix, et ne doit-elle pas inspirer quelque confiance ? Sans doute, mes frères. L'opinion favorable que peuvent avoir de nous les hommes qui jugent selon la vérité, selon Dieu, selon sa Parole, ne doit pas être confondue avec l'opinion des hommes sans religion. Elle doit avoir du poids à nos yeux ; elle

peut à juste titre être pour nous une source de consolation et d'espérance ; mais elle ne doit jamais nous inspirer une présomptueuse confiance par rapport à notre état spirituel. Nous ne devons jamais nous considérer comme de vrais disciples de Christ par cela seul que les fidèles avec lesquels nous sommes liés, ou qui sont du nombre de nos connaissances, nous considèrent et nous traitent comme tels.

Je suppose que vous soyez en possession de l'estime et de la confiance des vrais Chrétiens, encore agiriez-vous légèrement, encore courriez-vous risque de vous égarer et de vous perdre, si vous vouliez en conclure que vous marchez vous-même dans la voie du salut. Et voulez-vous que je vous en dise la raison ? C'est, d'abord, parce que les hommes qui sont véritablement Chrétiens jugent leurs frères avec cette charité qui *ne soupçonne point le mal*, qui *excuse tout*, qui *croit tout*, qui *espère tout*, et qu'en conséquence le jugement qu'ils peuvent porter sur votre état, est le jugement de la charité encore plus que le jugement de la vérité. Pénétrés du sentiment de leur propre misère et de leurs propres péchés, les vrais Chrétiens en sont d'autant moins portés à voir la misère et les péchés de leurs frères. La charité ferme souvent leurs yeux. L'humilité les rend indulgens. La paille qu'ils voient dans leur propre œil, les empêche souvent de voir la poutre qui est dans l'œil du prochain. Dès-là il peut arriver que l'opinion qu'ils ont de vous vous

soit beaucoup trop favorable. Elle ne doit donc jamais vous inspirer une aveugle confiance.

L'opinion des fidèles doit d'autant moins vous rassurer, que, par d'autres raisons encore, les fidèles eux-mêmes ne peuvent pas, en général, porter sur l'état spirituel de leurs frères en Christ un jugement bien sûr. En supposant même que l'humilité et la charité ne pussent pas jusqu'à un certain point les aveugler, encore serait-il vrai qu'ils manquent, et qu'ils manqueront toujours dans ce monde, des lumières qui leur seraient nécessaires, pour qu'ils pussent dans tous les cas décider une question à la fois si difficile et si délicate. Nous pouvons sans doute être assurés que tel homme qui se montre ouvertement incrédule, ou qui vit dans le désordre, n'est pas un vrai Chrétien. Mais il nous est difficile, et souvent presque impossible d'être sûrs que tel homme qui fait profession de croire à l'Evangile, qui se revêt des dehors de la piété, et qui se conduit d'une manière morale, est réellement converti. Si nous pouvons jamais avoir cette certitude, ce n'est guère que par rapport aux hommes éminens en sainteté, *qui brillent comme des flambeaux au milieu de la génération tortue et perverse* ; ou bien par rapport à ceux de nos frères avec lesquels nous vivons dans l'intimité, qui nous ouvrent habituellement leur cœur, et dont la vie se passe en quelque sorte sous nos yeux ; et encore, à leur égard, notre jugement n'est pas infaillible. Hors ces cas particuliers, les vrais Chrétiens eux-mêmes ne sont pas

juges compétens dans cette grande question. Ils ne lisent pas dans votre cœur. Ils ne connaissent pas vos motifs. Ils ne peuvent pas savoir si vraiment vous cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice ; si vous vous repentez sincèrement de vos fautes ; si toute votre espérance est dans les mérites de Christ ; si vous luttez avec persévérance contre tout péché ; si vous avez réellement à cœur de faire partout et à tous égards la volonté de Dieu. Impossible à eux de décider s'il y a chez vous plus que des apparences de piété, plus qu'une profession de Christianisme, plus qu'un langage religieux, plus qu'une simple connaissance de la doctrine chrétienne ; en un mot, si vous êtes entré et si vous marchez dans la voie du salut. Ainsi donc leur opinion, quand elle vous serait aussi favorable que possible, ne devrait pas vous rassurer ; et de ce qu'ils vous regarderaient comme enfant de Dieu, vous auriez le plus grand tort de conclure que vous le soyez en effet.

Vous le voyez donc, mes frères, l'opinion que les hommes ont de nous n'est jamais une juste balance à laquelle nous puissions peser notre christianisme. Nous ne pouvons jamais être sûrs qu'elle nous soit aussi favorable que nous sommes portés à le croire. Quand elle le serait, nous ne sommes point assurés que ce soit à nos principes et à notre caractère que les hommes rendent hommage ; et quand nous en serions assurés, encore ne pourrions-nous en tirer aucune conclusion décisive

en faveur de l'état de notre âme devant Dieu. La bonne opinion qu'ont de nous les hommes sans religion doit nous alarmer ; tandis que la bonne opinion qu'ont de nous les fidèles ne doit jamais nous rassurer, puisque la charité en est le principe, et qu'il est fort possible qu'ils se trompent. Les jugemens favorables que peuvent porter sur notre compte nos compagnons de péché ne sont donc point une règle d'après laquelle nous puissions ou nous devions jamais juger de notre état spirituel.

Si vous continuez à vous juger ainsi, si vous persistez à vous mesurer d'après une mesure aussi variable, aussi fausse, aussi trompeuse, que l'opinion des hommes, préparez-vous à subir les conséquences d'un pareil aveuglement. Peut-être pourrez-vous par ce moyen conserver pendant quelques années la fatale illusion qui vous tranquillise en vous cachant votre misère et en vous éloignant de la voie du salut. Mais il faudra bien vous voir tôt ou tard tel que vous êtes. Le règne de l'erreur est passager. Il suffira peut-être d'une grande affliction pour vous faire sentir que, tout en vous croyant riche, dans l'abondance, et n'ayant besoin de rien, vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Dans tous les cas, vous le sentirez sur votre lit de mort, si, à cette heure solennelle, il vous est donné de rentrer en vous-même. Enfin, et surtout, la lumière du jour du jugement vous réveillera comme en sursaut, et fera cesser

tout-à-coup ce sommeil de mort dans lequel vous êtes plongé. Il faudra bien alors vous voir tel que vous êtes, tel que Dieu vous voit, tel que vous proclamera votre vie ; et si, dans ce jour solennel, vous êtes *trouvé nu et non pas vêtu* ; si vous êtes trouvé hors de Christ, sans aucune part à son salut, dépourvu de cette *sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur*, pensez-vous que les suffrages du monde entier puissent vous protéger contre la colère de Dieu, ou vous en délivrer ? Pensez-vous qu'ils puissent répandre dans votre âme tremblante, désespérée, la moindre consolation ? Que vous importeront les hommes et leurs suffrages, dans ce jour où vous verrez si clairement, où vous sentirez avec tant de force, que c'était à Dieu et non pas aux hommes que vous aviez à faire ; que c'était du jugement de Dieu et non du jugement de vos semblables que vous deviez vous mettre en peine ; que c'était la faveur de Dieu et non l'approbation des hommes qu'il fallait vous assurer ? Prévenez, oh ! prévenez, par pitié pour votre âme, un aussi effroyable malheur !

Demandez-vous à cette heure, demandez-vous, comme en présence des solennelles réalités de la vie à venir, non pas, que pensent de moi les hommes, mais quel jugement le Seigneur porte-t-il sur moi ? Que suis-je, non aux yeux de mes semblables, mais aux yeux de mon Créateur et de mon Juge ? Que suis-je aux yeux de ce Dieu qui a le mal en horreur, sous les regards duquel ma vie

s'est passée, qui me connaît mieux que je ne me connais moi-même, qui juge selon la vérité, auquel nul ne peut en imposer, auquel nul ne peut résister, dont la gratuité est meilleure que la vie, dont la colère est pire que la mort ? Ce grand Dieu est-il mon Dieu ? Ah ! comment le serait-il, puisque j'ai attaché plus de prix au jugement de mes compagnons de péché qu'au jugement du Seigneur ; puisque l'approbation des hommes a été tout pour moi, l'approbation de Dieu rien ? J'ai méconnu ses droits, son autorité, sa loi, ses bienfaits. Je ne lui ai pas rendu la gloire qui lui est dûe. Je ne lui ai pas donné dans mon cœur et dans ma vie la place qui lui appartient. Il n'a rien été pour moi, pour moi qui lui dois tout. Et j'ai ajouté à cette grande misère de ma vie de ne vouloir pas la reconnaître, et de rejeter ainsi, par aveuglement spirituel, l'Évangile du salut. Je suis un pauvre pécheur condamné par ma conscience, condamné par le Seigneur ; et je n'y pensais pas ; je ne m'en souvenais pas ; je me complaisais dans la bonne opinion qu'avaient de moi mes semblables, tandis que j'aurais dû m'humilier, me condamner, me repentir *sur la poudre et sur la cendre*, crier grâce et miséricorde, au nom du Sauveur. O ! Dieu ! Dieu que j'ai tant offensé, Dieu devant qui je suis si coupable, qui m'as si souvent appelé, et auquel je n'ai point répondu, qui m'as cherché pendant toute ma vie, et par qui je ne me suis pas laissé trouver, jette sur moi un

regard de compassion ! Je te bénis de ce que tu ne m'as pas retiré de ce monde pendant les années de mon impénitence et de l'endurcissement de mon cœur. Je te bénis de ce que ta patience n'est pas épuisée, et de ce qu'elle me convie encore à la repentance. Je te bénis de ce que tu ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Je te bénis de ce qu'il y a pardon par devers toi, de ce que rien n'est encore perdu pour moi. Oh ! que ma conscience ne retombe pas dans le sommeil dans lequel elle a été plongée depuis si longtemps. Donne-moi de fuir dès ce moment la colère à venir, de me consacrer dès ce moment, sans réserve et sans partage, à ce Sauveur adorable dont le sang précieux et la justice parfaite plaident devant toi pour les pécheurs. *Je crois, Seigneur, subviens à mon incrédulité.* Oh ! que ton approbation, ta faveur, ton amour, soient désormais pour moi la seule chose nécessaire ! Amen.